

Tourelles-2011
Conférences pour la Semaine Sainte

« Lazare sors ! »
Une lecture théologique du chapitre 11 de l'évangile de Jean

Introduction générale

Le récit de la sortie de Lazare au tombeau fait partie des grands textes qui habitent la conscience de notre culture marquée par la mémoire chrétienne. On sait combien la figure de Lazare a hanté la pensée de Malraux au-delà de ses engagements politiques et de sa recherche esthétique. Lazare est en effet celui qui a vu la mort et qui est sorti vivant du tombeau. Plusieurs romans parlent de Lazare et s'interrogent sur la manière de vivre après avoir vraiment vécu la mort.

La spiritualité chrétienne souligne que Jésus a pleuré son ami Lazare. On y voit la réalité et la profondeur de son humanité. En effet, la théologie fait face à la difficulté née de la confession de foi en la divinité de Jésus. Une tentation récurrente apparaît : la divinité aurait effacé la réalité humaine de Jésus. Jésus serait tellement Dieu qu'il aurait été à peine un homme. Pour cette raison, Jean insiste dans ses écrits sur l'humanité de Jésus et son caractère concret. Dans le Prologue de son évangile, il dit que « Le *Logos* s'est fait chair ». Il emploie le mot le plus concret qui soit, chair (littéralement : viande), pour le souligner. Il insiste sur ce point dans son épître : confesser la venue de Jésus dans la chair : « À ceci reconnaissez l'esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus venu dans la chair est de Dieu (1 Jn 4, 2).

Entre ces deux points, notre réflexion s'inscrira dans le souci de serrer de près le texte même du chapitre de l'évangile qui rapporte la sortie de Lazare hors du tombeau. Le texte n'est pas simple. Il semble y avoir des contradictions dans le récit. Une explication rationnelle a été présentée par E. Boismard dans son étude des évangiles synoptiques et de celui de Jean. Il a reconnu des documents différents qui auraient été repris dans des étapes successives de rédaction – cela à partir de l'analyse du vocabulaire, du style et de la composition des textes différents. Selon son hypothèse, il y aurait eu plusieurs rédactions de l'évangile de Jean, faites par le même auteur. Le contexte de pensée et de culture ayant changé, les perspectives et les soucis n'étant plus les mêmes, Jean aurait repris son ouvrage. Cette hypothèse reste incertaine, car la reconstitution suppose des changements dans certaines phrases... mais cela a le mérite d'être très rationnel. Trop peut-être ? Oui, si l'on est conduit à éliminer des tensions qui ont du sens et qui relèvent de l'intention même de l'évangéliste.

Notre présentation repose sur un autre choix. Il s'accorde avec le projet de faire trois conférences : considérer les trois personnes essentielles successivement. Lazare d'abord, puis Marthe et enfin Marie. Cette distinction recoupe pour une part les analyses de Boismard, sans s'y inféoder, en particulier pour ce qui concerne les changements successifs. Par là nous ne réduisons pas les difficultés du texte ; au contraire, nous considérons que les tensions sont volontairement mises au service d'une révélation qui rompt avec l'ordre du monde.

Première conférence

Un homme que Jésus aimait

La première conférence sera centrée sur Lazare, dont il est dit que Jésus l'aimait (« Celui que tu aimes est malade » (v. 3). Lazare ne dit rien, et pour cause, il est mort et enterré. On regrette qu'il n'ait rien dit ensuite !!! Mais son rôle est très important, car sa présence d'absent mobilise toutes les énergies des acteurs : Jésus et ses disciples, puis ses deux sœurs et leurs amis et enfin les gens de Jérusalem qui se divisent en radicalisant leur attitude vis-à-vis de Jésus : la sortie du tombeau est tellement extraordinaire que face à ce fait on ne peut être que totalement pour ou totalement contre.

On voit alors que le récit utilise les grands thèmes de la théologie de l'évangile de Jean. Le récit de la résurrection de Lazare peut être désigné à la fois comme un signe et comme une œuvre. Chacun de ces mots à une grande valeur théologique. Nous commençons par expliciter ce que signifie le mot « signe ».

1. Un signe majeur

Jésus se manifeste comme l'envoyé de Dieu. Cette prétention est authentifiée par les actes qu'il pose. Il accomplit des gestes que l'on appelle dans les synoptiques miracles, prodiges, merveilles, acte de puissance. Jean n'emploie pas ces termes. Il utilise le mot « signe ». Pour comprendre les textes de Jean, il faut préciser ce que l'on entend par signe.

1° - D'abord, le terme est entendu au sens commun : un signe est un acte sensible – tangible, visible ou audible – qui renvoie à une réalité invisible ou au-delà la perception immédiate. Cette définition est banale. Elle s'applique dans l'évangile de Jean. Les actes de Jésus sont des signes parce qu'ils renvoient à une réalité invisible : l'action de Dieu.

2° - Ensuite, Jean donne une autre portée aux signes de Jésus : le signe anticipe sur l'avenir. Cet avenir est à la fois dans le cours de la vie de Jésus et dans le cours de l'histoire universelle. Ainsi le récit des noces de Cana renvoie à l'« heure » qui viendra plus tard (« Femme, mon heure n'est pas venue » Jn 2, 4), puisque le terme « heure » ouvre le temps de la Passion (Jn 17, 1 : « Père l'heure est venue... »). D'une autre manière, la multiplication des pains renvoie à la nourriture d'immortalité qui est mise en œuvre dans la vie de l'Église. Ce jeu est très présent dans le récit de la résurrection de Lazare, comme nous allons le montrer. Anticipons sur les résultats en disant que la résurrection de Lazare renvoie à la résurrection de Jésus, mais aussi celle de tous les chrétiens dans la pluralité de sens du terme. La sortie de Lazare hors de son tombeau est un signe au sens où elle préfigure l'universelle résurrection.

3° - Enfin, un signe est aussi une manifestation de l'identité de Jésus. D'une part, il réalise un accomplissement de la promesse et de l'espérance messianique ou eschatologique. Jésus se manifeste comme « celui qui devait venir », nouveau Moïse, nouvel Élie... Jésus se manifeste sous des figures diverses qui prendront leur sens pleinement lors de l'achèvement : envoyé de Dieu, Fils de David, Fils de l'homme, Fils de Dieu. D'autre part, ils anticipent sur le rôle que Jésus joue dans la vie chrétienne. Les signes sont pour cette raison des actes de révélation. Jésus manifeste sa gloire et la foi accueille cette manifestation.

Tous ces éléments sont inscrits dans la matérialité du fait. C'était déjà le cas dans les récits des évangiles synoptiques, mais Jean le fait de manière plus systématique en suivant une logique implacable. Celle-ci se voit à la manière dont Jean compose le récit, choisit les mots et rythme de l'action. On le voit plus encore à la manière dont s'enchaînent les actes et les paroles de Jésus. La manière la plus habile est celle qui est mise en œuvre dans les dialogues ; de même, les discours qui suivent les actes, explicitent le fait et son sens (par exemple les chapitres 6, 7 et 8 sont de longs discours théologiques). Gestes et paroles ensemble font signe.

La résurrection de Lazare est le plus grand des signes accomplis par Jésus. Il est le plus fort, mais aussi comme une récapitulation des autres signes ; cela se voit à la manière dont Jean a construit son récit. Mais aussi, ce texte sert d'introduction au récit de la Passion-résurrection de Jésus. Il introduit au mystère

pascal dans des personnages qui sont les figures essentielles, Lazare, Marthe et Marie, mais aussi Thomas, disciple exemplaire, et encore les autres acteurs.

Le dernier des signes accomplis publiquement concerne Lazare. Il précède immédiatement la grande semaine qui achève la vie de Jésus. Il en est d'une certaine manière la fin et l'ouverture. Il convient donc de voir quel est le mouvement qui habite la vie de Jésus.

2. Une nouvelle création

La résurrection de Lazare constitue l'essentiel du chapitre onze de l'évangile. Pour le comprendre, il faut relever la manière dont l'évangile est structuré – et qui demeure quelle que soit la suite des rédactions. Une idée force de l'évangile de Jean est de montrer que l'action de Jésus est une nouvelle création. Or dire création, en contexte biblique, c'est évoquer la semaine qui ouvre le grand récit biblique. La rédaction de l'Évangile est calquée sur ce rythme fondamental, tant dans l'ensemble que dans le déroulement des diverses parties.

Jean n'a pas inscrit la vie publique de Jésus dans le cadre donné par les synoptiques qui inscrivent Jésus dans un mouvement qui part de Galilée, suivi d'une unique montée vers Jérusalem. Pour Jean, l'action de Jésus commence à Jérusalem et il y a au moins trois montées à Jérusalem – raison pour laquelle on dit que la vie publique de Jésus a duré trois ans.

Relevons l'intention théologique : Pour Jean la venue du Règne de Dieu est une nouvelle création. Cette théologie est illustrée par l'utilisation de la symbolique du chiffre sept. Les signes accomplis par Jésus sont inscrits sur une trame, celle de la semaine évoquant les jours qui scandent le premier chapitre de la Genèse. Six jours pour l'action de Dieu et un dernier jour pour le repos, temps de la plénitude et de l'achèvement. Les jours se suivent selon une suite logique, tendus vers un achèvement qui les transcende. Le dernier jour, la gloire de la Résurrection est précédé par six étapes, six signes. Le premier est le changement de l'eau en vin, à Cana, lors de noces. Le deuxième est la guérison du fils du fonctionnaire romain. Le troisième est la guérison du paralytique. Le quatrième la multiplication des pains. Le cinquième la guérison de l'aveugle né. Le sixième la résurrection de Lazare. Ainsi les six signes de Jésus sont-ils disposés selon une tension vers un achèvement : la résurrection, annoncée dans le texte de la Genèse par la figure du « sabbat ou repos de Dieu ». Ce repos est une image de sa gloire rayonnante.

La mise en parallèle des jours de l'action et du repos est présente dans l'introduction du récit du chapitre 11. Au début de l'action, il apparaît que les temps sont comptés et que Jésus doit travailler « tant qu'il fait jour » (v. 9-10), parce que le temps de la crise finale est proche, imminent. Or cette crise, qui est référée au septième jour ne sera plus un signe, mais la réalité qui était désignée et anticipée dans les récits précédents : la victoire de Jésus sur la mort et l'ouverture des temps nouveaux par le don de l'Esprit.

On constate une gradation dans les signes, tant par leur nature que par leur signification : les guérisons sont de plus en plus radicales. Au début c'est une forte fièvre, puis une infirmité de la marche, puis la cécité et enfin la sortie du tombeau. Il y a ainsi une croissance dans la signification. C'est sans doute dans cet esprit qu'il faut lire la remarque des amis de Lazare qui font référence à la guérison de l'aveugle-né rapportée au chapitre 9 (v. 37 : « Ne pouvait-il pas, lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle, faire aussi que celui-ci ne meure pas ? »). Les signes se rapportent à la réalité qu'ils désignent selon le monde symbolique et cette réalité est de plus en plus liée au mystère de Dieu.

Les signes sont tous liés à un contexte particulier où ils prennent leur sens – la signification n'est pas arbitraire. À Cana, Jésus se fait connaître à ses disciples et déjà est annoncé le thème eschatologique des épousailles de Dieu et de l'humanité dans le prolongement de la symbolique des noces. La guérison du fils d'un étranger annonce l'universalité de l'action de salut (après la Samarie). Le troisième à Jérusalem atteste l'intervention de Dieu et le principe du salut. Le quatrième fait mémoire de l'Exode et dit la nature du Règne de Dieu qui n'est pas d'ordre « temporel », mais « spirituel », dans l'ordre de l'esprit et de la vie. Le cinquième est baptismal et présente Jésus comme lumière du monde. Le sixième est l'anticipation de la fin des temps dès le présent où se tiennent les chrétiens. Dans le récit de la guérison de Lazare, le signe est directement lié à la résurrection des morts et à l'ouverture des temps nouveaux par la force de guérison.

3. *La révélation de l'amour*

Le début du récit donne une impression de confusion et d'une indécision de la part de Jésus. Cette situation est-elle une maladresse ou bien a-t-elle du sens ? À mon sens c'est intentionnel pour que l'on comprenne bien l'enjeu du signe. Je relève un point, laissant la suite pour la troisième conférence le sens théologique de l'ensemble. Pour le voir, il faut situer le chapitre 11 dans le contexte qui donne un enracinement historique précis.

Le chapitre 10 s'achève par la narration de la tentative de tuer Jésus. Selon la loi juive, la mise à mort se fait par lapidation. Ainsi Jésus est-il pris à parti par des hommes qui veulent le lapider. Jésus le sait et il quitte la Judée pour aller « au-delà du Jourdain », entendons en un territoire où l'autorité politique (le sanhédrin) n'a pas autorité. Là, Jésus est à l'abri de leur volonté de le mettre à mort. C'est alors que Jésus est informé de la maladie, puis du décès, de son ami Lazare. Or à l'annonce de cette situation, Jésus reste sur place pendant deux jours. Pourquoi ces deux jours ?

Pour comprendre cette attente, je me réfère à la psychologie en insistant sur la dimension humaine de Jésus qui n'est pas oblitérée par la présence de la divinité. Je propose l'interprétation suivante : Jésus sait que les autorités de Jérusalem veulent sa mort. Il sait qu'en allant à Béthanie, aux portes de Jérusalem, il s'expose à être arrêté et exécuté. L'objection est explicitement présentée par les disciples qui constatent qu'il n'est pas raisonnable d'aller en Judée où il y a une menace de mort (v. 8 : « Tout récemment, les Juifs cherchaient à te lapider et tu retournes là bas »). Ils ne renoncent pas au projet messianique, mais ils attendent un « moment favorable » comme cela est indiqué dans le dialogue qui ouvre le chapitre 7, où Jésus refuse de monter à Jérusalem pour s'y faire connaître comme Messie. « Au delà du Jourdain », Jésus est confronté à une décision lourde de conséquences pour lui et pour les siens.

Les deux jours d'attente sont, à mon avis, un temps où Jésus a réfléchi et pesé le pour et le contre pour sa décision. Le délai montre que la réflexion de Jésus est difficile et douloureuse. Jésus ne décide pas à la légère, de manière irréfléchie. Il ne part pas dans l'immédiateté de l'émotion, mais après mûre réflexion.

Cette mise en perspective psychologique est liée à une attitude plus fondamentale exprimée par Jésus ensuite. Au cours du dernier repas, Jésus déclare à ses disciples : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » (Jn 15, 13). La proposition n'est pas générale. Jésus a vraiment choisi une voie qui l'exposait à la mort, par amitié pour Lazare. Il a donc donné sa vie pour lui, au sens où il aurait pu éviter une montée à Jérusalem. Comme quelqu'un qui aime et qui brave le danger pour sauver celui qu'il aime, Jésus est monté en Judée. De fait, à Béthanie, Jésus est tout de suite reconnu par ses ennemis qui prendront aussitôt après la décision juridique d'une condamnation à mort. C'est le sens de « donner sa vie pour ses amis » – proposition plus large qui est mise en œuvre réellement pour Lazare. La montée de Jésus à Béthanie est le signe d'un amour qui risque sa vie pour autrui.

D'où la question : qui est ce Lazare pour qui Jésus donne sa vie ?

4. *Celui que Jésus aimait*

Lazare est bien l'ami de Jésus. Qui est-il ? Pour répondre, il faut sortir de l'idée que Jésus n'aurait été qu'un passant, venu à Jérusalem pour quelques jours. La narration de saint Marc le donne à penser. La narration de Jean est toute différente. Jésus a commencé son ministère à Jérusalem. Le récit de Jean nous montre que Jésus a passé longtemps à Jérusalem ; il a été en relation avec le peuple de Jérusalem, mais aussi avec des figures de la « bonne société », représentée dès le début par Nicodème (Jn 3, 1-21). Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que pour sa sépulture des hommes comme Joseph d'Arimatee se soient inquiétés de lui. C'est le signe que Jésus n'était pas un passant dans la ville sainte du judaïsme ; il y était une personnalité.

Le nom propre Lazare est bien connu. Il est la transcription du prénom juif *Le'azar* qui est une contraction de *'El'azar* qui signifie : Dieu est mon aide. Le nom a une valeur symbolique qu'il n'est pas nécessaire de développer. Il signifie aussi qu'il s'agit d'une personne bien réelle. Ce n'est pas un symbole – cela contre ceux qui veulent que le récit soit seulement symbolique puisque les synoptiques n'en parlent pas.

Il semble que Lazare ait fait partie des notables et des personnes influentes à Jérusalem. En effet, la mort et la sépulture de Lazare sont l'occasion de la présence de ceux que Jean appelle « les Juifs » (v. 8, 19, 31, 33, 36, 45). Le mot est à entendre au sens large ; il ne signifie pas seulement – comme en certains passages et dans les récits de la Passion – les autorités de Jérusalem, les membres du Sanhédrin, selon le statut concédé à la ville par les Romains. Le terme se réfère plus généralement aux gens de la Judée. La présence de cette foule donne de l'importance à la résurrection de Lazare. C'est aussi l'introduction au triomphe que Jérusalem fait à Jésus pour son entrée messianique.

Jean précise que « Jésus aimait Lazare » - certains ont voulu l'identifier au disciple anonyme appelé « celui que Jésus aimait ». Ce n'est pas suivi par la plupart des commentateurs...

Un élément du récit joue un grand rôle dans la piété et la dévotion : Jésus pleure sur son ami Lazare. Le rédacteur a le souci de montrer que ces pleurs sont profonds et il insiste sur le fait que Jésus est « troublé » et qu'il « frémit en son esprit ». Les deux termes sont très forts. Le premier verbe (*embrimâthai*) dit un trouble profond qui est indignation et colère. Le deuxième verbe (*tarrasein*) dit une réaction d'effroi (cf. Jn 14, 1 et 27), voire de répulsion. C'est l'attitude de Jésus devant la mort et devant la trahison (Jn 12, 27).

Jésus pleure. Le verbe est *dakuein* ; ce sont des pleurs authentiques et discrets, différents des lamentations (*klaio*). Le fait que Jésus ait pleuré est attesté à un autre moment des récits évangéliques : quand Jésus voit Jérusalem – du lieu dit *Dominus flevit* – et qu'il entre en triomphe dans la ville conscient que la foule ne le reconnaît pas pour ce qu'il est vraiment et fait erreur sur le messianisme. Là, Jésus pleure un ami mort. Le trouble de Jésus s'inscrit dans une apologétique anti-gnostique : Jésus n'est pas un dieu revêtu de la chair, ayant seulement pris apparence humaine, mais il est véritablement humain. Il a donc une sensibilité vive. L'amitié qu'il a pour Lazare est donc mise à l'épreuve de la mort. Jésus n'a aucune complicité avec la mort, ni avec celle des autres, ni avec la sienne.

5. La résurrection du juste

Le mot résurrection est équivoque. Les Allemands distinguent deux mots : *Auferstehung*, la résurrection de Jésus et *Auferweckung* qui est une sorte de réveil – les deux mots ont leur source dans le texte grec du Nouveau Testament. En effet, la résurrection de Jésus, comme la résurrection eschatologique à la fin des temps est une étape sans retour. Paul le dit : « Le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus, la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui » (Rm 6, 9). Or dans les retours des morts à la vie rapportés par la Bible, celui qui est guéri doit ensuite mourir une deuxième fois. Pour la résurrection de Jésus et celle qui aura lieu à la fin des temps, le corps sera transformé, « spiritualisé » ou « sublimé ».

Les récits de résurrection sont nombreux dans la Bible. Ils sont le fait des prophètes Élie et Élisée. Le premier guérit le fils d'une veuve qui l'hébergeait (1 R 17, 17-24) et son disciple en fait autant pour le fils de la Shunamite (2 R 4, 18-37).

Dans le Nouveau Testament, il y a des parallèles avec les récits prophétiques. Jésus accomplit ce que ces guérisons figurent pour sa mission. Il guérit la fille de Jaïre (Mc 5, 22-24 et //) et le fils de la veuve de Naïm (Lc 7, 11-17). L'accomplissement se poursuit dans les Actes des apôtres où Pierre rend la vie à une femme du nom de Tabitha ou Dorcas (Ac 9, 36-42).

Le récit de Jean s'inscrit dans cette perspective d'accomplissement ; un certain nombre de détails s'expliquent par la reprise d'éléments des textes prophétiques. Marie reproche à Jésus d'avoir laissé mourir son frère (v. 32) comme la mère de l'enfant le fait avec Élie (1 R 17, 18). Comme en Mc 5, 23 et 35, il s'agit d'un malade dont Jésus apprend ensuite qu'il est mort (v. 3 et 11). Comme en Mc 5, 41, Jésus donne un ordre au mort qui obéit (v. 43-44). Le récit de Jean est en harmonie avec les récits des évangiles en particulier avec la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Dans le récit de la fille de Jaïre, Jésus dit à ceux qui sont dans le tumulte : « L'enfant n'est pas morte, elle dort. Et ils se moquaient de lui ». Ici dans le récit inaugural, il y a un mouvement d'hésitation sur le terme « sommeil », sommeil de la mort ou sommeil d'une perte de connaissance. De même, v. 43, il est dit que Marie tombe au pieds de Jésus ; c'est l'attitude de Jaïre (Mc 5, 22). Chez Jean, les Juifs pleurent comme dans le récit de Marc (5, 38). On lit le

mot « maître » (v. 11 et Mc 5, 35). On voit donc que Jean a le souci de lier la résurrection de Lazare à des actions similaires dans le cours de la vie publique de Jésus.

Il y a donc un événement réel rapporté dans une forme classique. Le choix de cette expression est intentionnel. Jean veut montrer que Jésus accomplit les Écritures : il est le nouvel Élie attendu, le Prophète promis. Mais Jean a voulu faire davantage et dévoiler un autre point encore plus important.

6. Les liens de la mort

Dans le récit Jean donne des informations précises sur la résurrection de Lazare. Il est dit que Lazare avait « les pieds et les mains liés de bandelettes ». On constate que cela ne lui aurait pas permis de sortir du tombeau. Le détail est riche de signification, Il renvoie à des textes dont Jean montre l'accomplissement dans la résurrection de Lazare.

La mention des liens renvoie à une image de l'Ancien Testament : le mort est considéré comme « captif de la mort » (Mt 22, 13 ; Ac 21, 11) selon le texte du psaume : « *Les lacets de mort m'enserraient, les filets du shéol. [...] Elle coûte aux yeux du Seigneur la mort de ses amis. De grâce Seigneur, Je suis ton serviteur, [...] tu as défait mes liens* » (Ps 116, 3 et 15-16). De même dans le psaume 18 : « Les filets du shéol me cernaient, les pièges de la mort, m'attendaient [...]. Il m'a dégagé, mis au large ; il m'a sauvé, car il m'aime » (Ps 18, 6 et 20). Il y a donc dans le récit une volonté de montrer l'accomplissement des Écritures.

Un autre trait dans la description du mort demande à être relevé. Il est dit que Lazare est lié, mais aussi qu'il a sur le visage un suaire. Le mot évoque la sépulture de Jésus. Pour Jean, Jésus est enseveli à la hâte ; il n'a pas reçu l'onction prévue pour les morts de haut rang. On lui a cependant mis un linge sur la tête – comme on fait pour les morts habituellement. Le terme désigne un linge de petite taille – ce n'est pas un linceul à la manière de ceux qui ont été faits au Moyen Âge.

La mention de cette similitude met un lien entre les deux résurrections. la résurrection de Lazare est un signe de la résurrection de Jésus qu'elle préfigure.

Ce rapprochement renvoie à un autre : la forme du tombeau. Il y avait à Jérusalem deux types de tombeaux pour les personnages importants Un premier type est le tombeau en forme de caveau situé en contre-bas auquel on accède en descendant par des marches ou un puits. On ferme le tombeau par une pierre posée dessus. Un autre type de tombeau est l'utilisation d'une grotte où l'on creuse des niches pour déposer les défunts et on y accède par une porte étroite fermée par une pierre en forme de meule. C'est le cas du « Tombeau des Rois » à Jérusalem. Dans un tel tombeau, il y a un espace où se tiennent ceux qui font la sépulture. Le récit de Lazare est ambigu car les deux formes se mêlent : il est dit d'enlever la pierre qui est sur le tombeau – c'est le premier modèle et la parole « Lazare, sors » renvoie au second modèle. Pourquoi cette dualité ? Manifestement, Jean a voulu que le récit de la résurrection de Lazare évoque le récit de la résurrection de Jésus.

À propos de la résurrection de Jésus, il importe de réfléchir sur le sens de la mort et sa place dans la vie humaine. Lazare serait-il une exception ? Une réponse peut être donnée à partir des premiers versets qui sont difficiles à interpréter. En effet, lorsque la nouvelle est apportée à Jésus et à ses disciples en Pérée (au-delà du Jourdain), il y a une certaine confusion. Les propos des disciples sont fort confus et ceux de Jésus ne sont pas clairs. On ne sait pas ce qu'il en est de Lazare : est-il mort ? est-il malade ? Est-il endormi ? Il y a un jeu de mots possible avec le terme « dormir » puisque l'on parle du sommeil de la mort. Mais cela ne suffit pas à rendre raison de la complexité du dialogue.

Pour comprendre les difficultés, il faut réfléchir sur la mort comme telle. Or le récit nous dit qu'il y a mort et mort. Pour cela, il faut reconnaître que l'évangile de Jean introduit une dimension spécifique. La mort est d'abord décès constaté médicalement, mais il est une autre mort, celle du péché qui éloigne de Dieu, source de vie.

Ainsi le thème de la mort est-il double : c'est une situation ultime, mais c'est aussi une condition pour vivre. Il faut vivre la mort. La foi le permet. La résurrection de Lazare invite à entendre ce que Jésus dira au chapitre 12 pour résumer sa vie et la destinée des chrétiens avec l'image du grain jeté en terre. Le

grain jeté en terre y est enfoui (12, 24), mais il lui faut mourir pour que vienne le fruit (v. 25) aussi Jésus est-il celui qui meurt pour que la vie paraisse.

La confrontation de Jésus à la mort, permet de comprendre un point essentiel des récits évangéliques : Jésus est le Fils.

7. Jésus le Fils de l'homme

Le récit de Jean est un signe qui manifeste l'identité de Jésus. Il est reconnu pour ce qu'il est. Pour le comprendre, il faut relever que dans les évangiles, Jésus ne parle pas de lui en reprenant les termes de Messie, de Fils de David, de Fils de Dieu et autres termes. Ce sont les autres qui l'appellent ainsi. Cette attitude de Jésus est riche de sens ; elle manifeste que Jésus donne un sens nouveau à ces termes qui restent équivoques. Par contre, dans les quatre évangiles, quand Jésus parle de lui-même, il se désigne comme « Fils de l'homme ». L'expression française traduit en gardant une tonalité insolite l'expression araméenne « *Bar Enasha* » qui traduit un terme hébreu présent dans le livre de Daniel (« fils d'homme »). C'est un terme de la théologie apocalyptique. Dans le passage qui annonce le salut du peuple élu, Daniel retrace l'histoire du peuple persécuté par les grandes puissances d'alors représentées par des bêtes monstrueuses (ours, aigle, dragon...) emblème des armées et de leur cruauté. La justice est établie par un envoyé de Dieu qui est « comme un fils d'homme » (Dn 7, 13-14) - c'est donc une figure d'humanité contre la bestialité des puissants. Dans la littérature juive qui a suivi, l'expression prend un sens important ; elle désigne celui qui doit venir pour établir le règne de Dieu ; d'abord, il doit détruire la puissance des monstres et ensuite il introduit les élus (le peuple des saints) dans la vie avec Dieu. Les récits de résurrection à la fin des temps sont l'œuvre de cet envoyé qui est désigné par « comme un fils d'homme » pour souligner son caractère insolite on traduit « Fils de l'homme ». Or Jésus ne se désigne que par cette expression.

Dans l'évangile de Jean, l'expression est toujours liée à l'entrée dans le royaume de Dieu, au jugement dernier et à la résurrection. Le thème est longuement développé au chapitre 5, dans un grand discours où le tableau des derniers temps occupe une place importante. L'action est rattachée au Fils de l'homme auquel Jésus s'identifie en insistant sur le fait que le Fils de l'homme est l'envoyé de Dieu, le Père. « Comme le Père a la vie en lui-même, de même a-t-il donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui-même et il lui a donné le pouvoir d'exercer le jugement parce qu'il est Fils d'homme » (5, 26-27) et il ajoute : « N'en soyez pas étonnés, car elle vient l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et sortiront » (v. 28). Or cette phrase est une prophétie de ce qui se passe lors de la résurrection de Lazare. Jésus manifeste qu'il est le bien le « Fils de l'homme », celui qui ouvre les temps nouveaux. La sortie de Lazare hors du tombeau en est l'attestation. C'est un signe qui anticipe ce qui adviendra à la fin des temps.

Ainsi la résurrection de Lazare réalise ce qui a été annoncé dans l'évangile ; elle actualise l'annonce. Elle prophétise l'universelle résurrection des morts. Enfin, elle manifeste que Jésus a raison quand il se désigne lui-même comme « Fils de l'homme » à qui le Père a confié le Jugement dernier qui commence par la sortie des défunts hors du tombeau.

Conclusion : Victoire sur la mort

La résurrection de Lazare est donc un signe qui accomplit les signes antérieurs et les couronne parce que la sortie du tombeau est bien davantage que la simple guérison ou même le réveil de quelqu'un qui est mort depuis peu (dans la journée ou peu avant) comme dans les synoptiques. Ainsi Lazare est-il une figure du chrétien pour qui Jésus donne sa vie. Il meurt, mais cette mort n'est pas un anéantissement. C'est une plongée dans le séjour des morts où Jésus descendra pour appeler à la vie ceux qui sont à l'ombre de la mort. L'ambiguïté des paroles prononcées au début du récit dans le dialogue avec ses disciples n'est pas confusion, mais jeu de mots pour faire entendre que l'horizon de la vie chrétienne est celui d'une mort qui ouvre sur la vie. Il est bon alors de voir que le propos de Thomas – qui est la figure du vrai disciple dans la suite du récit – est un propos qui dit que la foi chrétienne consiste à mourir avec le Christ pour vivre avec lui.

Deuxième conférence

Marthe, figure de l'Église

La figure de Marthe joue un rôle important dans cette page de l'évangile de Jean. Elle est même surprenante ; en effet, elle va à l'encontre de la tradition dévote qui accorde une place exclusive à Jésus à Marie dans les relations féminines de Jésus. Jean écrit en effet : « Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare » (v. 5). Dans ce verset, Lazare vient en troisième après ses sœurs et le nom de Marie n'apparaît pas. Il y a manifestement une volonté de corriger le récit des synoptiques qui place Marthe à une position seconde. Il est aussi possible de voir une dimension historique, Marthe était sans doute la maîtresse de maison et à ce titre jouait un rôle important dans la maisonnée et la famille. Marthe a la prééminence dans la famille.

Le rôle de Marthe n'est pas seulement important au plan de l'action ; il est essentiel au plan théologique. La personne de Marthe est non seulement la maîtresse de maison, « une femme de tête » dit-on, mais elle apporte beaucoup à l'intelligence du texte par le dialogue avec Jésus. Notons que ce dialogue porte sur la foi. C'est un point essentiel dans l'intention de la rédaction de l'évangile, puisqu'on lit à la fin : « Jésus a accompli bien d'autres signes [...], mais ceux-là ont été mis par écrit, pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom » (Jn 20, 31). Ce verset de conclusion de l'évangile permet de voir que les propos sur la foi ne sont pas anecdotiques mais sont au cœur de l'action et de son sens. On peut trouver une confirmation de cette importance par le fait que le nom de Marthe figure 7 fois dans le récit (v. 5, 19, 20, 21, 24, 30, 39) ; c'est un trait habituel de la rédaction de Jean à partir du symbolisme du chiffre 7.

1. La foi de Marthe

Le cœur de la rencontre entre Jésus et Marthe est manifestement lié à la foi. Celle-ci est liée aux signes comme le dit la conclusion (Jn 20, 31) ; il est conforme à la manière de Jean de développer un dialogue avec Marthe avec l'intention de montrer ce qu'est la foi. La dernière fois que Marthe est nommée dans le récit, c'est dans une phrase qui parle de la foi : « Ne t'ai-je pas dit que si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu ? » (v. 40). L'intention de Jean est donc claire : montrer le chemin de la foi, comme il l'a fait pour les disciples lors du premier signe, avec la Samaritaine, puis avec le fils du fonctionnaire royal, mais aussi après la multiplication des pains et longuement pour l'aveugle né. Il est donc clair que l'attention à la démarche de la foi est essentielle pour l'intelligence du signe accompli en faveur de Lazare devant un très large public. Si l'attention de Jean porte sur la foi, le mot est à entendre avec nuance.

Dans l'évangile de Jean, il est clair que Jésus se défie de l'attachement de ceux qui viennent à lui parce qu'ils ont bénéficié d'un miracle. C'est là une foi superficielle qui n'est pas la vraie foi. Jean le montre dès le début du ministère de Jésus à Jérusalem. Il note : « Comme Jésus était à Jérusalem durant la fête de la Pâque, beaucoup crurent en son nom, à la vue des signes qu'il faisait. Mais Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous [...] Lui-même connaissait ce qu'il y a dans l'homme » (Jn 2, 23-24). Le même motif revient à l'occasion de la première guérison (Jn 4, 48), où Jean dénonce une « foi » imparfaite, mais aussi lors de la multiplication des pains ; la foi authentique n'est pas fondée sur l'attachement au spectaculaire ou à la facilité – avoir du pain en abondance et sans travailler. Cette théologie est en harmonie avec les récits inauguraux des synoptiques sur le séjour de Jésus au désert, lieu de l'épreuve.

Dans la théologie du signe, il apparaît que la foi n'est pas la conséquence du « miracle » ; elle en est la condition préalable. Le miracle est accordé à ceux qui croient en sa mission. Notons qu'à Cana les disciples n'ont pas encore la foi ; il s'agit de la foi de Marie. Ainsi la question que Jésus « Crois-tu cela ? » (v. 26) est préalable à l'action de Jésus. Avant d'agir Jésus demande une confession de foi explicite. La foi de Marthe en la résurrection est exprimée avant la sortie du tombeau

La présence d'une confession de foi invite à considérer les deux aspects exprimés en français par le mot foi. Le mot désigne l'attitude intérieure de confiance (croire en) mais aussi le contenu de vérité auquel on adhère (croire que). Les deux éléments sont présents dans le récit ; Marthe dit sa confiance en Jésus, venu de Dieu, mais aussi elle dit son contenu. Quelle est la foi confessée par Marthe ? La réponse de Marthe est claire : « Mon frère ressuscitera à la fin des temps » (v.24). Marthe confesse la foi d'une part importante de son peuple. Il faut examiner cette foi.

2. La foi juive en la résurrection

Marthe exprime le fondement de la foi en la résurrection telle qu'elle a été formulée dans la tradition juive. La foi en la résurrection n'est pas unanimement admise. Pour la comprendre, il faut se souvenir que le judaïsme est partagé sur ce point. Comme le montre le débat avec les Sadducéens, prêtres de Jérusalem. Le débat est explicitement abordé dans les évangiles synoptiques. *«Ce jour-là, des Sadducéens s'approchèrent de Jésus. Les Sadducéens disent qu'il n'y a pas de résurrection. Ils lui posèrent cette question : "Maître, Moïse a dit : Si quelqu'un meurt sans avoir d'enfant, son frère épousera la veuve, pour donner une descendance à son frère. Or il y avait chez nous sept frères. Le premier, qui était marié, mourut ; et comme il n'avait pas de descendance, il laissa sa femme à son frère ; de même le deuxième, le troisième, et ainsi jusqu'au septième. Finalement après eux-tous, la femme mourut. Eh bien ! A la résurrection, duquel des sept sera-t-elle la femme, puisque tous l'ont eue pour femme ?" Jésus leur répondit : "Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne connaissez ni les Écritures, ni la puissance de Dieu. A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme, ni mari ; mais on est comme des anges dans le ciel. Et pour ce qui est de la résurrection des morts, n'avez-vous pas lu la parole que Dieu vous a dite : 'Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et le Dieu de Jacob' ? Il n'est pas le Dieu des morts mais des vivants". En entendant cela les foules étaient frappées de son enseignement»* (Mt 22, 23-33).

Les Sadducéens lisent les Écritures en privilégiant les cinq livres attribués par la tradition à Moïse. Or ils constatent que dans ces cinq livres qui forment la *Tora*, le mot « résurrection est absent ». Cet argument est pour eux décisif et les mène à refuser les convictions de ceux qui, en Israël, affirmaient l'existence d'une vie au-delà de la mort inaugurée par une résurrection à la fin des temps. Les premiers mots de la réponse de Jésus sont : « *Vous ne connaissez pas les Écritures* ».

Jésus reproche aux Sadducéens d'ignorer les Écritures. Il lui faut donc montrer en quoi ils se trompent. Pour cela il devait montrer comment la *Tora* établit la foi en la résurrection. Jésus cite un texte majeur : celui de la révélation de Dieu à Moïse, à l'épisode du buisson (Ex 3, 1-15) quand il l'appelle et l'envoie pour être le sauveur de son peuple. Le texte est lié au moment le plus solennel du livre, puisque Dieu dit son nom. Jésus dit : « *N'avez-vous pas lu la parole que Dieu vous a dite : "Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob" ?* ». Quelle est l'argumentation sous-jacente ? Abraham, Isaac et Jacob sont morts, puisque leur tombeau est vénéré à Hébron. Lorsque Moïse était au désert, plusieurs siècles avaient déjà passé depuis la mort des patriarches. Que dit Dieu ? « *Je suis* » ; et il explicite : « *Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* ». Si la mort avait été une néantisation des patriarches, Dieu aurait du dire : « *J'ai été le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* » ; le passé s'imposerait puisque ces trois patriarches sont morts. Si Dieu emploie un verbe au présent, c'est qu'ils sont vivants. En employant le présent, dans ce texte, Dieu ne parle donc pas d'une relation passée, mais d'une relation au présent. La conclusion est claire : puisque Dieu parle au présent de ceux qui sont morts, c'est qu'ils n'ont pas disparu. Ils sont avec lui. Tel est le sens de la réponse de Jésus : la résurrection est un acte de Dieu qui donne une vie nouvelle à ses amis pour qu'ils demeurent à jamais en sa présence.

Jésus ajoute : « *Vous ne connaissez pas la Puissance de Dieu* ». Cette phrase est essentielle. Le propos de Jésus sur la résurrection n'est pas la conclusion d'une considération anthropologique. Jésus argumente à partir de ce que les Écritures disent de Dieu. Or un des attributs essentiels est celui de la toute-puissance, manifestée dans la création du monde, puisque cet acte fait surgir tout ce qui est du néant. Ce que Dieu a fait au commencement des temps, il peut le faire au terme de l'histoire. Il en résulte une compréhension spécifique de la résurrection : elle n'est pas inscrite dans la nature humaine car elle

est le fruit d'un acte de Dieu. Dieu seul peut faire que celui qui est mort revienne à la vie. Cette foi est redite par Marthe qui réfère sa demande de résurrection à la puissance de Dieu (v. 21).

3. Les fondements de la foi en la résurrection

Pour comprendre le sens du dialogue entre Jésus et Marthe, il est important de se rappeler quels sont les éléments fondateurs de la foi en la résurrection.

3.1. La fidélité de Dieu à ses amis

Pour rester dans le cadre de ce qui est présent dans le récit de la résurrection de Lazare, je pense qu'il faut insister sur la relation entre Dieu et celui qui ressuscite d'entre les morts. Elle est exprimée dans le livre des psaumes en particulier dans le psaume évoqué dans la prière de Jésus à son Père, le psaume 16.

Le psaume 16 commence par un appel : « *Garde-moi, ô mon Dieu !* » (traduction de la Bible de Jérusalem). Il explicite la situation qui justifie cet appel. Autour du psalmiste se tiennent des ennemis qui dominent et qui imposent un culte idolâtrique : « *Leurs idoles foisonnent. On court à leur suite* ». Le psalmiste refuse l'apostasie : « *Verser leurs libations de sang ? Jamais ! Faire monter leurs noms sur mes lèvres ? Jamais !* ». Ces deux jamais expriment une attitude parfaite de foi résolue et de constance dans la difficulté. Cette attitude défensive a une raison : le psalmiste a choisi l'amitié avec Dieu : « *Seigneur, ma part d'héritage et ma coupe* ». Ainsi le psalmiste a-t-il une raison de vivre et de tenir avec confiance. « *J'ai mis le Seigneur devant moi sans relâche ; puisqu'il est à ma droite, je ne bronche pas* ».

Après l'exposé de cette situation au présent, le ton change et les verbes qui disaient le présent passent au futur : « *Mon cœur exulte, mes entrailles jubilent, et ma chair reposera en sûreté* ». C'est ce passage du présent au futur qui constitue la nouveauté. Le psalmiste est avec Dieu. Il regarde l'avenir avec confiance. La confiance est dite de manière redondante : « *Tu ne peux abandonner mon âme au séjour des morts. Tu ne peux laisser ton ami voir la fosse.* » Cette confiance vaut au présent. Elle vaut pour demain et tous les jours de la vie à venir. Plus encore, le psalmiste dit qu'elle vaut même au-delà des jours terrestres. Elle vaut pour ce qui viendra après la mort : « *Tu m'apprendras le chemin de vie, devant ta face, plénitude de joie, en ta droite, délices éternelles.* » Rappelons que ce psaume est cité par Paul pour la résurrection de Jésus (Ac 2, 25-28)

Un des maître-mots des Écritures pour dire Dieu est fidèle. Dieu tient parole ! Dieu fera ce qu'il a promis ! C'est dans ce contexte d'amitié personnelle que le psaume développe une théologie de la résurrection. Le psalmiste parle à la première personne du singulier. Il dit "je" et il dit "tu". Il parle à Dieu comme l'ami avec l'ami, car Dieu lui aussi dit "je" et "tu". Dieu s'est engagé dans cette relation. Or comme Dieu est fidèle d'une fidélité parfaite, cette relation doit surmonter les épreuves de la vie et même l'épreuve suprême, celle de la mort.

Ainsi se confirme l'originalité de la notion biblique de vie au-delà de la mort : elle n'est pas fondée sur une considération anthropologique, mais sur le fait que Dieu est fidèle dans son amitié. Il ne laissera pas se déchirer la relation qui unit l'ami à l'ami. Celle-ci ira plus avant, et même au-delà de la mort. La raison est que Dieu se fait l'ami de celui qui le prie. Le Dieu fidèle ne peut cesser d'être son ami et que, pour cette éminente raison, l'amitié aura un prolongement après la mort. Cette interprétation est classique dans le judaïsme. Elle est présente dans le texte de Jean, où il s'agit de l'amitié qui est au cœur du récit et aussi d'un contexte de persécution, puisque Jésus est menacé de mort et qu'il le sait, lui et ses disciples.

3.2. La justice de Dieu

Dans le contexte de persécution, il est bon de rappeler que la deuxième expérience fondatrice de l'espérance en une vie outre mort est celle des martyrs. Celle-ci apparaît dans la grande persécution

racontée dans le livre qui rapporte l'insurrection des frères Maccabées et dans les textes du prophète Daniel.

Nous lisons dans le livre des Maccabées, la déclaration exemplaire du martyr : « *le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle, nous qui mourrons pour ses lois* » (1 Ma 7, 9). Le récit du martyr montre la deuxième raison qui fonde l'espérance en la résurrection. Les martyrs sont assurés que Dieu est juste et donc qu'il rendra justice en introduisant dans la vie ceux qui l'ont perdue à cause de lui. Le ressort de l'argumentation est que la justice de Dieu est absolue, sinon elle n'est pas. S'il faut que Dieu soit juste vis-à-vis de tous, il se doit de l'être d'une manière toute particulière à l'égard de ceux qui ont donné leur vie pour lui. La promesse faite par Dieu n'a manifestement pas été tenue, puisque les justes ont perdu la vie, tandis que les méchants prospèrent. Aussi Dieu se doit à lui-même de rendre justice. Comment faire justice sinon en rendant ce qui a été perdu ? Comment faire justice sans donner en contrepartie davantage pour compenser le tort ? Aussi Dieu se doit à lui-même de rendre non seulement la vie à ceux qui sont morts pour lui, mais de leur donner une vie meilleure qui compense largement ce à quoi ils auraient eu droit dans le cours de leur vie. Cette vie après la mort sera une compensation des souffrances et des pertes présentes.

La même espérance est exprimée dans le prophète Daniel dans son livre qui a été écrit dans le même contexte de persécution. Le style est différent, car il relève de l'apocalyptique : « *Un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. Les doctes resplendiront comme la splendeur du firmament, et ceux qui ont enseigné la justice à un grand nombre, comme les étoiles, pour toute l'éternité* » (Dn 12,2-3). L'exigence de justice apparaît avec une perspective nouvelle ; elle implique une symétrie : récompense des justes et punition des méchants.

C'est cette foi qui est dite par Marthe en réponse à la parole de Jésus : « Jésus lui dit : "Ton frère ressuscitera." - "Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour" » (v. 23-24).

Cette confession de foi s'inscrit parfaitement dans le contexte de la résurrection de Lazare. Avant que Jésus n'agisse en faveur de son frère, Marthe confesse la foi en Dieu qui donne vie aux morts.

Dans ce contexte, la résurrection de Lazare est un signe avant coureur de l'universelle résurrection à la fin des temps : Dieu a pouvoir de donner la vie à ses amis et ainsi récompenser les justes, dont Lazare est la figure ainsi que sa famille. Ce signe est donné en réponse à la demande de Marthe et de Marie.

4. La vie éternelle déjà commencée

À cette théologie classique, l'évangile de Jean ajoute une nouveauté sur laquelle il insiste. La vie éternelle n'est pas réservée pour la fin des temps. Elle est déjà commencée. C'est là un thème majeur de la théologie de Jean qui explicite ce que fait le baptême qui n'est pas seulement un rite de purification du péché, mais une nouvelle naissance, naissance « de l'eau et de l'Esprit ». Il s'agit de l'Esprit Saint. Or l'Esprit Saint transforme celui en qui il vient.

Cette théologie de la vie éternelle est longuement explicitée dans la lettre de Jean. Elle est mise en œuvre dans les récits de la vie publique. C'est le sens de l'annonce de Jean. C'est indiqué dans l'entretien avec Nicodème invité à naître de l'eau et de l'Esprit (Jn 3, 5) parce qu'il a reçu les paroles qui sont « esprit et vie ». Ceci est redit après la multiplication des pains ; il faut vivre de la vie d'enfant de Dieu dans la foi.

Ici Jésus prolonge la confession de foi de Marthe. La foi ne consiste pas en une espérance pour le dernier jour ; mais ouvre à une présence actuelle qui fait que celui qui a reçu l'Esprit de Dieu vit de sa vie, et donc porte en lui une vie qui est déjà celle de la vie après la mort, comme l'enseigne la première épître (1 Jn 3, 14).

C'est en ce sens que Jésus dit à Marthe : « Qui croit en moi, même s'il meurt vivra » (v. 25) et « Quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (v. 26). Ces versets n'entrent pas bien dans le récit puisque ces mots sont prononcés devant Lazare, mort et enterré. Mais ils montrent quelque chose de nouveau qui est introduit ici parce que Marthe représente l'Église : le baptême a fait des chrétiens des enfants de Dieu ; ils le sont déjà. Cette conviction est enracinée dans l'enseignement de Jésus donné pendant sa vie publique. On le voit au chapitre 8 où Jésus déclare : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne

verra jamais la mort » (v. 51). C'est un élément constant de la théologie du baptême tel que l'exprime Paul : « Nous avons été enseveli avec le Christ par le baptême dans sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6, 4) et « Ensevelis avec lui lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col 2, 12). Mais cette conviction ne doit pas être une source d'illusion – La vie nouvelle inaugurée au baptême ne doit pas empêcher de devoir passer par la mort et donc de la vivre avec le Christ..

5. *Marthe figure de l'Église*

Dans les évangiles synoptiques, la foi de la communauté primitive est exprimée par Pierre. Cette confession de foi se fait au terme du séjour de Jésus en Galilée. Pierre reconnaît en Jésus « le Fils de Dieu » (Mt 16, 16). C'est là une confession messianique explicite qui coupe court à diverses interprétations de la mission de Jésus. La question théologique est de savoir ce que signifie cette confession de foi. En effet, replacé dans ce contexte, le terme de « Fils de Dieu » n'a pas encore le sens qu'il aura dans la confession de foi ultérieure. Il n'a pas le sens de la théologie dogmatique ultérieure qui thématise la foi en termes métaphysiques de nature et de personne divine. Il reste dans la perspective messianique. Pierre reconnaît que Jésus est bien le Messie promis et qu'il a accompli les actes attendus du nouvel Élie, du nouveau Moïse et du Messie qui est nommé « fils de Dieu » dans la prophétie de Nathan. Le sens de la confession de Marthe est le même. Il est placé au terme de la vie publique de Jésus. Il conclut l'itinéraire de la vie de Jésus.

Marthe dit en effet : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant, celui qui vient dans le monde » (v. 27). Marthe est donc de ce fait le modèle de l'Église qui confesse la foi en Jésus qui est le Christ, le sauveur promis et venu. La foi de Marthe est aussi une foi active. Le récit de la guérison de Lazare en fait l'éloge pour souligner que la foi est inséparable des actes. Nous trouvons là le même enseignement que dans la première épître de Jean : « Celui qui dit qu'il aime Dieu qu'il ne voit pas est un menteur, s'il n'aime pas son frère qu'il voit ». Aussi Marthe représente la foi dans son dynamisme de transformation. Jean corrige donc par le personnage de Marthe la tentation gnostique qui se contente d'une référence à la vie contemplative – comme le montre la première épître – au détriment de l'action. La charité est active ou n'est pas comme le redit l'épître de Jean : « Petits enfants n'aimons ni de mots ni de langue, mais en actes et en vérité » (1 Jn 3, 18) et « Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu' et qu'il déteste son frère, c'est un menteur ; celui qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas » (1 Jn 4, 20).

Marthe est donc un modèle pour l'Église. Sa confession de foi exprime la foi des disciples et des apôtres au terme de la vie publique de Jésus, avant l'épreuve de la mort de Jésus.

6. *La gloire de Dieu*

Un mot essentiel dans l'évangile de Jean est le mot « gloire ». Le terme est repris dans le prologue : « Nous avons vu sa gloire » (1, 14).

Il apparaît dès le premier signe à Cana où « Jésus manifeste sa gloire ». Il apparaît dans les autres textes et chaque fois, il est dit que les signes accomplis par Jésus sont des actes de Dieu qu'il appelle son Père. Jésus est très attentif à relever que son action n'est pas la sienne, mais celle de son Père. Ce sont des actes de révélation de Dieu lui-même et pour cette raison, ce point est au cœur du procès entre Jésus et les autorités religieuses de Jérusalem. Les controverses le développent amplement. Dans le récit de la résurrection de Lazare, cette théologie est mise en place par la prière de Jésus.

Jésus s'adresse au Père et déclare publiquement : « Père, je te rends grâce de m'avoir écouté » (v. 41). Cette prière précède l'action. Ce qui peut surprendre, car on pourrait penser logiquement que l'action de grâce suit le bienfait reçu.

Pour bien la comprendre, il faut voir qu'elle est une citation du psaume 118 : « C'est toi mon Dieu, je te rends grâce, mon Dieu je t'exalte ; je te rends grâce, car tu m'as exaucé, tu fus pour moi le salut » (v. 28) Le contexte est celui d'une délivrance de la mort : « Non, je ne mourrai pas, je vivrai et

publierai les œuvres de Dieu » (v. 17). Le fait que la prière précède la sortie du tombeau étonne puisque la prière est dite avant le fait qui est mentionné comme accompli. Comment l'interpréter ?

On peut y voir une certitude face à l'absurde de la mort et à l'injustice qu'elle représente.

On peut y voir aussi une solidarité entre Jésus et Lazare. La prière de Jésus est dite au nom de Lazare. Lazare est membre du Christ comme l'est tout baptisé.

On peut enfin y voir une référence à la propre résurrection de Jésus. Jésus dit le psaume pour dire sa totale confiance en Dieu avant d'entrer dans le combat de la passion.

Il me semble qu'il faut voir dans cette prière, placée avant l'action, que Jésus n'agit qu'en communion avec le Père et que cette communion est de toujours. C'est elle qui fait que Jésus peut faire ce que Dieu seul peut faire, parce qu'il est en parfaite union avec lui, comme le Fils et son Père. Ceci ouvre sur la confession de foi de Thomas. C'est ici implicite et on peut penser qu'elle montre bien que la foi de Marthe qui dépasse la seule foi partagée dans le monde pharisien d'alors. Elle anticipe celle qui sera dite à la fin de l'évangile. La confession de foi ultime est sur les lèvres de Thomas qui représente le vrai disciple, le parfait « jumeau » de tout chrétien qui confesse : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20, 31). Cette confession de foi suppose que soit reconnue la gloire de Dieu qui paraît en Jésus. Cette gloire paraîtra en effet pleinement lors de la résurrection de Jésus.

7. « *Je suis la résurrection* »

La dialogue avec Marthe manifeste autre chose. Elle s'adresse à Jésus qui a dit de lui-même : « Je suis la résurrection et la vie ». Cette phrase est bien plus que de dire : il y a aura une résurrection à la fin des temps pour les justes ; elle est davantage que de dire : la vie éternelle est déjà commencée. Elle identifie Jésus et la résurrection, force de vie. Quel en est le sens ? C'est encore une expression bien plus forte que de dire qu'il est « Maître » selon ce le terme que Marthe emploie pour désigner Jésus (v. 28). Le titre de « Maître » renvoie à la parole comme il est dit au chapitre 8 : « Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » (8, 51).

Quand Jésus dit qu'il est la résurrection, il dit que celui qui croit en lui et qui reçoit l'Esprit Saint est déjà entré dans le Royaume ; il participe à la vie éternelle. La résurrection comme entrée dans la vie éternelle est déjà là ; elle est anticipée.

Jésus est la résurrection parce qu'il donne dès maintenant la vie qui ne s'éteindra pas à ceux qui croient en lui. On peut dire, en ce sens, que le dernier jour est déjà là. C'est en ce sens qu'on doit penser à une incise qui figure dans un verset chapitre 5 : « L'heure vient, et elle est déjà là, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et, ayant entendu, ils vivront » (5, 25). Le verset fait le lien avec la résurrection de Lazare.

Jésus est la résurrection également parce que cette action souveraine renvoie à sa participation à la vie même de Dieu, sans attendre davantage.

Cette manière de dire « je suis » par Jésus est très importante dans le récit de Jean. Ainsi Jésus a dit : « Je suis le pain qui est descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra toujours » (Jn 6, 51). L'emploi des expressions qui commencent par « Je suis » fait allusion au nom même de Dieu révélé à Moïse qui est construit sur le verbe être – ce qui paraît fort clairement en grec. Dire « Je suis » c'est évoquer le propre de Dieu dont l'existence est plénitude, à la différence de la vie humaine qui est dans la précarité. Par l'expression « Je suis la résurrection », le récit de Jean oriente vers la plénitude de la foi en Jésus Fils éternel de Dieu. Dieu en effet est le seul qui puisse donner vie aux morts (1 S 2, 6 ; Dt 32, 39). Il a transmis ce pouvoir au Fils qui est Jésus. Ceci sera repris dans le prologue qui dira de Jésus, le Logos « il est la vie ».

Conclusion

Le dialogue avec Marthe explicite le sens de l'action de Jésus. C'est d'une certaine manière la conclusion du récit des signes faits par Jésus. Marthe est porte parole de la communauté croyante qui reconnaît en Jésus le Messie promis qui accomplit les Écritures : il est celui qui devait venir. Mais comme le fait habituellement Jean, le propos de Jésus dépasse la foi d'Israël. Jésus ne se contente pas d'enseigner

la résurrection des morts à la fin des temps – ce qui est la foi des juifs les plus éveillés – mais que dès maintenant les disciples ont une part à la vie éternelle qui leur est donnée par Jésus. En confessant que Jésus est le Christ, Marthe conclut le récit de la vie publique de Jésus. En disant : « Je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui vient dans le monde » (v. 27) Marthe reste en deçà de ce que Jésus a dit. Sa parole est dans le cadre de l'action. Le dialogue permet d'aller plus avant dans le contenu de la foi.

D'abord la résurrection de Lazare est une anticipation de la foi commune des chrétiens qui vivent leur baptême. Lazare est en effet la figure du chrétien qui meurt avec le Christ pour ressusciter avec lui, comme le dit saint Paul : « Nous avons été enseveli avec le Christ par le baptême dans sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6, 4) et « Ensevelis avec lui lors du baptême, vous en êtes aussi ressuscités, parce que vous avez cru en la force de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts » (Col 2, 12). Lazare mort et ressuscité est une figure de l'ami de Jésus qui passe par la mort.

Ensuite, la déclaration de Jésus va plus loin ; en disant « Je suis la résurrection », Jésus renvoie donc à une pleine manifestation qui n'aura lieu qu'après sa résurrection. Celle-ci implique le passage par la mort. Pour cette raison, la confession de foi ultime sera à la dernière page de l'évangile sur les lèvres de Thomas disant à Jésus « Mon seigneur et mon Dieu ». Avant d'arriver à ce point, il faut considérer ce qui est mis en œuvre avec la troisième personne de la fraternité, Marie.

Troisième conférence

Marie, figure de l'humanité sauvée

Nous avons suivi le récit avec les deux premiers concernés par l'événement, sixième signe de la nouvelle création. Nous avons vu ce que représente Lazare et ensuite nous avons vu ce qui se rapporte à Marthe ; celle-ci joue un rôle d'autant plus important qu'elle représente l'Église qui confesse sa foi en Jésus Messie et sauveur, principe de résurrection par son union à Dieu le Père. La personnalité de Marie est aussi très importante. D'une part, elle est présente à l'action rapportée au chapitre 11, mais, d'autre part, elle joue un rôle dans la suite du récit. Pour cette raison, nous ne lirons pas seulement le récit du chapitre 11, mais l'épisode de l'onction du chapitre 12 ; là, Marie occupe la place la plus importante d'autant que cet épisode est étroitement lié à la Passion et à la résurrection. Il importe de voir qui est Marie, sœur de Marthe et de Lazare.

1. La présence de Marie

Marie joue un grand rôle dans le déroulement de l'action. Ce n'est pas celui de Marthe qui s'est manifestée comme maîtresse de maison prenant les initiatives comme aller à la rencontre de Jésus (v. 20) ou venir avertir sa sœur (v. 28). Pourtant, elle est au centre de la guérison de son frère, mais il est vain de chercher une jalousie entre les deux sœurs.

Au début du récit, Marie est la première nommée. Le texte réfère Lazare à ses sœurs et dans la première référence, Marie est la première nommée. Le village est spécifié par elle : « Béthanie, le village de Marie et de sa sœur Marthe » (v. 1). Ensuite on dit de Marie : « C'était son frère Lazare qui était malade » (v. 2).

Par la suite, la dimension affective qui explicite la profondeur de l'amitié entre Jésus et les trois membres de la famille amie de Béthanie est liée à Marie. Les pleurs de Marie et en écho ceux des amis sont à la source du trouble de Jésus et de ses pleurs (v. 33).

La phrase de Marie : « Si tu avais été là mon frère ne serait pas mort » (v. 32) a déjà été dite par Marthe. La reprise fait qu'on peut l'entendre comme un reproche à raison du contexte plus dramatique du récit. Même si on ne veut pas l'entendre ainsi, il faut noter que la réaction de Jésus est un « frémissement » ; c'est un trouble profond ; il ne s'agit pas seulement de se lamenter sur une mort à laquelle on consent. Aussi l'émotion de Jésus n'est pas superficielle, mais un trouble devant le mystère de la mort et de son injustice. La mort d'un proche et la tristesse des siens invitent à dépasser les limites du raisonnable qui consiste à tenir un propos de consolation dans la dynamique d'un « travail de deuil ».

Le fait que Marie ait fait cette remarque, qui souligne le scandale de la mort, a un effet : elle invite Jésus à faire un geste qui réponde à ce scandale. D'une certaine manière, elle le provoque à agir au-delà des propos convenus.

Ainsi Marie joue-t-elle un rôle essentiel dans le déroulement de l'action. Elle provoque Jésus à faire ce qu'il avait dit aux disciples : « Notre ami Lazare repose ; mais je vais aller le réveiller » (v. 11).

Comment qualifier le rôle de Marie ? Il me semble pouvoir l'être par le mot « présence », terme riche qui dit la qualité d'une relation interpersonnelle. Cette notion de présence exprime un élément essentiel à l'amitié et à la relation riche entre personnes qui s'aiment ; il y a une présence au-delà des mots, des gestes qui sont toujours en deçà de ce qu'il faudrait dire ou faire. La présence n'est pas seulement espace et temps ; elle est intimité du cœur. Marie est présente à tout ce qui se passe, même si les événements lui échappent pour une part et si elle ne parle pas beaucoup. Telle est la place propre à Marie dans l'épisode de la guérison-résurrection de Lazare ; elle est présente à ce qui se vit.

Le rôle de Marie est important dans la suite de cette résurrection. Une fête est organisée autour de Lazare (12, 1-8). Un grand repas rassemble les amis de Lazare et de ses sœurs avec Jésus et ses disciples. C'est au cours de ce repas que Marie apporte du parfum et le verse sur Jésus qui est à table. Il y a là une

confirmation du rôle important de Marie dans le déroulement des faits. Pour en comprendre le sens, il faut se demander qui est Marie.

2. *Qui est Marie ?*

L'importance de Marie ne se limite pas au seul déroulement de la guérison-résurrection de Lazare. Elle est liée au souci de Jean de donner à Marie une place essentielle dans les récits de la fin de la vie de Jésus.

Jean rattache explicitement Marie à des récits des synoptiques dès le verset 2 : « Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux ». Ce verset fait allusion à la scène rapportée par Luc (Lc 7, 37s.). Il s'agit là d'une femme anonyme, « pécheresse dans la ville » ; elle s'approche de Jésus pleure, lui verse du parfum sur les pieds et les essuie avec ses cheveux. Cette femme est anonyme. Deux autres femmes jouent un rôle dans les Synoptiques : Marie Madeleine « délivrée de sept démons » et Marie sœur de Marthe dont on ne dit pas le lieu d'habitation. Il est clair pour les historiens qui se fondent sur les synoptiques que ces trois femmes sont différentes : la pécheresse chez le pharisien, Marie qui écoute Jésus chez Marthe, et la femme que Jésus a libéré de sept démons ne peuvent être la même femme. Il y a aussi une autre femme qui fait une onction à Béthanie, chez Simon le Lépreux (Mc 14, 3-9) : Marie de Béthanie serait-elle une quatrième ? Certains le pensent. Pourtant à la lecture du texte de Jean, il paraît clairement que Jean présente Marie en reprenant les trois figures des synoptiques. Relevons les éléments de cette fusion, dont le sens est manifestement théologique.

Jean présente Marie dans ce sens au verset 2 : « Marie était celle qui oignit le Seigneur de parfum et lui essuya les pieds avec ses cheveux » Cette identification est indiquée dans le récit de l'onction à Béthanie ; en effet, pour cette onction, Marie verse le parfum sur les pieds de Jésus (12, 3). Ce geste est insolite. Dans le texte parallèle à l'onction de Béthanie, (Mt 26, 6-12 et Mc 14, 3-9), le parfum est versé sur la tête. Le sens du geste est clair ; en Orient, on verse du parfum sur la tête pour honorer un hôte de marque ou pour accueillir un proche dans une fête. Ce geste serait bien en situation dans la logique du récit de Jean, puisque le repas festif est donné pour honorer Jésus qui a sauvé Lazare ; une manière de l'honorer est de verser du parfum sur la tête. Or Jean parle des pieds de Jésus ! Pourquoi, sinon parce que cela évoque le geste de la femme anonyme venue au cours du repas chez le pharisien ? Notons que la mention de l'onction des pieds n'est pas exclusive d'une première onction sur la tête – vu l'abondance du parfum. Notons aussi que le fait que le repas ait lieu chez Simon, ne contredit pas qu'il s'agisse de fêter la guérison-résurrection de Lazare – la maison de Marie étant trop petite pour recevoir beaucoup de monde.

Pourquoi cet amalgame ? Manifestement pour faire de Marie une femme qui a été pécheresse, a été pardonnée et a développé un grand amour pour Jésus ensuite. Ainsi Marie devient une figure de l'humanité sauvée. Parler de salut implique en effet qu'il y ait eu péché et malheur antérieur. Le geste de la femme anonyme dans le récit de Luc est en effet très riche pour parler du salut qui advient dans une relation d'amour et de pardon étroitement entremêlés et pour dire qu'il s'agit d'un acte de salut.

L'attitude de Marie pendant les chapitres 11 et 12 manifeste l'importance de l'amour (*agapè*) dans l'accomplissement de la mission du « Sauveur du monde ». La mise en relation étroite de la résurrection de Lazare et du repas de Béthanie montre que le geste de Marie à cette onction est plus qu'un geste de remerciement : c'est un geste d'amour en lien avec le pardon des péchés. Tel est alors le surcroît de signification du geste accompli par Marie.

Peut-on aller plus avant dans le sens de cette fusion des trois personnages féminins en une seule, Marie ? Dans les synoptiques, les femmes vont au tombeau pour oindre le corps de Jésus qui a été enseveli à la hâte et n'a pas été honoré comme il aurait dû l'être. Dans l'évangile de Jean, le premier témoin de la résurrection qui porte la bonne nouvelle aux apôtres est Marie. Les récits des synoptiques de permettent pas cette fusion. Mais Jean le permet et fait de Marie une figure bien plus large que « l'amante de Jésus » chère aux fables et romans contemporains. Ainsi le récit de Béthanie introduit une figure de l'humanité sauvée. Non plus l'Église croyante représentée par Marthe, mais l'humanité entière qui est libérée du péché. On trouve chez les Pères de l'Église le titre de « nouvelle Ève » attribué à Marie Madeleine. Cette lecture symbolique n'empêche pas que l'onction de Béthanie ait son sens en elle-même : faire un geste de gratitude.

3. *L'onction de Béthanie*

Le texte de l'onction ne se limite pas à la manifestation de l'amour de Marie. Il y a une autre dimension tout aussi importante qui apparaît tant dans le parallèle des synoptiques. Elle est explicite dans la controverse avec les disciples et en harmonie avec la situation de Jésus et de ses disciples.

La fin du chapitre 11 rapporte que la condamnation de Jésus à mort est prise officiellement par le Sanhédrin. Il y a donc une grande tension lors du rassemblement des amis de Lazare, Marthe et Marie. La tension paraît dans le groupe des disciples. Les évangiles synoptiques dans le texte parallèle disent que le geste de Marie est critiqué par les disciples. Jean place cette critique dans la bouche de Judas personnage qui est noirci pour être rendu détestable – il est accusé d'être un voleur (12, 6). Nous avons là un effet de dramatisation. Non seulement, la démarche de Jésus n'est pas comprise par les disciples et ceux-ci ne partagent pas pleinement la foi qui a été confessée par Marthe, mais l'enchaînement des circonstances qui mèneront Jésus à la mort est déjà déclenché. Le processus de la mise à mort de Jésus est déjà engagé. Il est dit de Judas « celui qui allait le livrer » (12, 4)

Plus encore. Jésus fait lui-même référence à sa mort : « Moi, vous ne m'aurez pas toujours » (12, 8). Il donne à cette onction une dimension prophétique. Il assimile cette onction à celles qui font partie de la préparation du cadavre pour un ensevelissement. C'est une prophétie de ce qui viendra plus tard. Jésus sait que condamné à mort et exécuté – par lapidation ou par crucifixion – son corps sera traité comme celui des condamnés donc sans honneur. L'onction de Marie est bienvenue ; elle est le signe d'un amour prévenant qui anticipe sur la tristesse de la mort.

Par cette référence à la mort, Jésus indique ce que signifie sa Pâque. Il dit que son acceptation de la mort est la source du pardon et la manifestation de son amour, selon ce qui est dit dans le discours après la Cène : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (15, 13).

L'onction de Béthanie marque donc une étape dans le chemin que Jésus assume. En venant publiquement à Jérusalem, Jésus a accepté le risque de la mort. Il sait que le « nard de grand prix » remplace les aromates qui manqueront à son l'ensevelissement de condamné méprisé et déshonoré. L'onction de Marie est le signe d'un amour qui prévient et anticipe sur la tristesse de la mort. Par là elle donne un sens nouveau à la résurrection de Lazare.

4. *Jésus donne sa vie*

Le récit du chapitre 11 n'est pas seulement le récit de la résurrection de Lazare. La mort dont il s'agit n'est pas la mort passée de Lazare au terme d'une maladie, mais celle de Jésus qui donne sa vie. Le passage de Jésus à Lazare est indiqué par celui qui représente le vrai disciple, Thomas. Quand il est avec Jésus au-delà du Jourdain, au moment de monter en Judée, il déclare « allons nous aussi pour mourir avec lui » (v. 16). Le mouvement d'ensemble est donc lié à une décision en rapport avec la mort.

La parole dite par Jésus au moment de l'onction montre deux choses. D'abord, elle confirme que le récit du chapitre 11 s'inscrit dans la dynamique d'une montée à Jérusalem dans un contexte d'hostilité croissante et de faiblesse ou d'incompréhension des disciples. Ensuite, elle confirme aussi que Jésus va à la mort consciemment. Il parle de sa mort explicitement. Il y a cependant quelque chose de nouveau : Jésus ne parle plus seulement de Lazare, mais d'une mort qui a une autre portée. Celle-ci est dite par Jésus dans le chapitre 10 : « Je suis le Bon Pasteur : le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis » (10, 11). Et encore : « Je suis le Bon Pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme le Père me connaît et que je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis » (10, 15).

Ces paroles éclairent le récit de la guérison-résurrection de Lazare. Le récit montre comment cela se réalise. Ce n'est pas un accident, mais la conséquence logique des actes faits par Jésus. Ce n'est pas une complicité avec la mort, mais une suite des gestes posés par Jésus. Ces gestes suscitent une double réaction : la foi qui grandit et l'amour qui se purifie, d'une part, et, d'autre part, l'hostilité croissante, au dehors avec les chefs du peuple et au dedans avec la trahison des disciples.

Ainsi le récit place l'amour de Jésus au centre de ce qui le conduit à la passion. Et en même temps, il reconnaît que l'espérance eschatologique est fondement de l'action de Jésus. Il prie le Père dans la

conscience de son amour. Cette espérance est un espoir de résurrection. De même que l'amour du Père a sorti Lazare du tombeau, de même l'amour du Père l'arrachera à la mort. Les dialogues et les réactions des gens qui sont présents montrent que cette résurrection ne suit pas une mort « naturelle », mais bien un don de sa vie. La résurrection suit une vie donnée.

Cette mise en contexte du chapitre à partir du texte qui le précède est confirmée par une déclaration qui suit le récit de l'onction de Béthanie. Jésus explicite le sens de sa vie en disant : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (12, 24). Cette situation n'est pas seulement celle de Jésus, mais aussi celle des disciples. Lazare les représente puisqu'il est lui aussi condamné à mort. Jésus dit ensuite : « Qui aime sa vie la perd ; et qui hait sa vie en ce monde, la conservera en vie éternelle » (12, 25). L'horizon est donc la résurrection ! mais une résurrection qui est donnée par le Père : ainsi ce qui advient à Lazare est-il exemplaire pour tous : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » (12, 26).

5. *Jésus se révèle par ses œuvres*

Le mot signe a été privilégié dans l'analyse précédente. Comme on l'a vu, un autre mot a une grande importance, le mot « œuvre ». Nous sommes là devant un autre aspect de l'évangile de Jean. Le mot signe n'est pas le seul qu'il emploie. Il emploie le mot « œuvre » (*ergon*). Ce mot apparaît à partir du chapitre 5. Le mot œuvre désigne le fait de la guérison, mais il renvoie à la personne qui accomplit l'acte. Il ne suffit pas de bénéficier d'un miracle et de croire en Dieu qui donne à ses messagers la puissance d'agir. Il faut s'interroger sur le lien entre cet envoyé et Dieu.

Ainsi les actes de Jésus, considérés comme des « œuvres », invitent à une étape nouvelle dans la démarche de la foi. Il ne s'agit pas seulement de considérer la mission de Jésus, mais de s'interroger sur son identité. Or le terme « œuvre » contient à la notion de « puissance ». La notion de puissance renvoie à ce qui passe outre les limites de l'action humaine. Ainsi une œuvre accomplie par Jésus est capable de montrer qu'il participe à la puissance qui est en Dieu, dont le propre est de donner la vie. Ce point est développé dès le chapitre 5: « J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : les œuvres que le Père m'a donné à mener à bonne fin, ces œuvres mêmes que je fais rendent témoignage que le Père m'envoie » (5, 36). Le chapitre 5 récapitule la gradation des actes de Jésus qui sont dits non seulement des signes mais des œuvres. La plus grande œuvre qui soit est de donner la vie aux morts : « Comme le Père en effet ressuscite les morts et leur redonne vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut » (5, 21). Cette œuvre est ultime. Elle est pour cela l'occasion du jugement (en grec *krisis*). C'est ce qui se manifeste au moment de la guérison-résurrection de Lazare qui conduit à sa condamnation à mort.

Ceci a été annoncé au chapitre 10 : « Les Juifs apportèrent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit alors : "Je vous ai montré quantité de bonnes œuvres, venant du Père ; pour laquelle voulez-vous me lapider ?" Les Juifs lui répondirent : "Ce n'est pas pour une œuvre que nous te lapidons, mais pour un blasphème et parce que toi, n'étant qu'un homme, tu te fais Dieu" » (10, 31-33). Tel est le contexte dans lequel Marie exprime son amour pour Jésus par l'onction qui est à la fois hommage de gratitude et prophétie de la sépulture.

6. *La révélation du Père*

Nous avons vu que la prière de Jésus s'adressait au Père (11, 41-42). La résurrection de Lazare est ainsi rattachée par Jésus à son Père. Nous retrouvons là un élément essentiel de la théologie de Jean : Jésus est celui qui révèle que Dieu est Père. En effet, si nous appelons Dieu « père », c'est seulement parce que « nous l'avons reçu du sauveur », parce que Jésus a enseigné à ses disciples de prier Dieu comme leur père.

Dans la prière adressée au Père, deux éléments paraissent. Le premier est que Jésus fait connaître le Père. Dans les chapitres précédents Jean a développé ce point. Dans le Temple, Jésus déclare à ceux qui manifestent leur doute vis-à-vis de sa mission et qui arguent que Jésus est un Galiléen – ce qui n'est pas conforme à ce qui est attendu. Il leur rétorque : « Vous me connaissez et vous savez d'où je suis » pour dire que ce savoir est celui « du monde » et qu'il ne doit pas faire méconnaître l'essentiel que Jésus

exprime ainsi : « Ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais il m'envoie vraiment celui qui m'a envoyé. [...] Moi je le connais, parce que je viens d'auprès de lui, et c'est lui qui m'a envoyé » (Jn 7, 28-29).

De même à un autre moment de confrontation sur sa mission et son identité, Jean rapporte « Les pharisiens lui disaient : "Où est ton père ?" et Jésus répondit : "Vous ne connaissez ni moi ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père" » (Jn 8, 19).

Le geste de résurrection est donc précédé par une prière au Père. Ainsi tous les témoins peuvent attester que Jésus agit parce qu'il est en communion avec celui qu'il appelle Père, le Dieu vivant. Il en résulte que ceux qui refusent Jésus refusent aussi le Père. Jean place donc logiquement les paroles de condamnation dans le discours après la Cène. Jésus déclare qu'il est persécuté et condamné parce que : « Ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé » (Jn 15, 21) ; il prolonge en disant que les disciples eux aussi seront persécutés « On vous exclura des synagogues. Bien plus, l'heure vient où quiconque vous tuera pensera rendre un culte à Dieu. Et cela ils le feront pour n'avoir connu ni le Père ni moi » (Jn 16, 2-3). Ainsi la résurrection de Lazare au terme de la vie publique de Jésus est-elle une révélation du Père. Cette révélation est confirmée au matin de la résurrection où Jésus ressuscité dit à Marie : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). Jésus donne la lumière et la vie du « siècle à venir ».

Ces déclarations sont liées à l'accomplissement. Il est important de noter que dans les chapitres 11 et 12, le contexte est encore celui de la vie publique. Pour cette raison, il y a les versets qui parlent du jour.

Jésus sait que le temps lui est compté ; il agit dans cette lumière. Il fait les œuvres que le Père lui a données à faire. « N'y a-t-il pas douze heures de jour ? Si quelqu'un marche de jour, il ne bute pas, parce qu'il voit la lumière du monde ; mais s'il marche la nuit, il bute, parce que la lumière n'est pas en lui » (v. 9-10). Le jour est le temps que le Père a donné au Fils pour accomplir les œuvres. Jésus le fait et ainsi il manifeste qu'il est envoyé par le Père qui se révèle ainsi au principe de tout amour. Le jour est ainsi le temps où il importe de mettre en œuvre le commandement de l'amour. Jésus le fait et il laisse faire l'acte d'amour posé par Marie.

7. Jésus sauveur du monde par la croix

Le lien entre la mort et la vie n'est pas simple. Il n'est pas de simple opposition selon une vue trop simpliste. La vie et la mort forment un tout inséparable.

Le texte n'est pas seulement le récit de Lazare rendu à la vie, mais l'histoire de Jésus allant affronter la mort pour donner la vie à son troupeau. La décision du Sanhédrin l'explicite. La mort de Jésus est source de la vie du peuple et par cette mort la gloire de Dieu se manifeste. Ainsi la mort de Lazare était-elle déjà l'occasion d'une manifestation de la gloire de Dieu. Mais alors qu'avec Lazare on était dans l'ordre du signe, à la mort de Jésus, il s'agit de la réalité.

Le récit de la guérison de Lazare s'inscrit très étroitement entre deux propos qui mènent à la condamnation de Jésus à mort. La dramatique du récit est portée par le courage de l'action de Jésus. Mais là aussi il ne s'agit pas d'un événement du monde, mais d'une action où Dieu est engagé. Cet engagement vient du fait que l'action de Jésus est dans la prière et donc dans l'union étroite avec son Père. C'est en réponse à la prière de Jésus que Lazare a été sauvé ; c'est en réponse à la prière de Jésus que le Père le ressuscite et l'arrache à la mort.

La notion de gloire permet de le comprendre. Jésus distingue entre deux gloires : celle qui vient de Dieu et celle qui vient de soi-même. La gloire qui vient de Dieu est la vraie gloire. Jésus est l'artisan de cette gloire. Il se présente ainsi : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. [...] Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est véridique et il n'y a pas en lui d'imposture » (Jn 7, 16-18). Jésus ne cherche pas sa gloire, aussi il est glorifié. Ce mouvement vers la gloire est anticipé par la résurrection de Lazare. Nous lisons « Les deux sœurs envoyèrent dire à Jésus : "Celui que tu aimes est malade". À cette nouvelle Jésus dit : "Cette maladie ne mène pas à la mort, elle est pour la gloire de Dieu : afin que le Fils de Dieu soit glorifié par

elle" » (v. 3-4). Le consentement à la mort n'est pas une néantisation, mais une entrée dans la vie quand il est vécu dans le mouvement de la prière de celui qui revient à la source, Dieu le Père.

Jésus le vit pour lui, mais aussi pour prendre la tête de l'humanité nouvelle. Ainsi sa mort sur la croix est un acte qui est figuré par la venue de Jésus à Béthanie : Jésus va à la mort pour sauver son ami ; il accomplit sa mission de « bon berger » ; il donne sa vie pour ses amis. Ce geste unique anticipe sur ce qui adviendra dans la réalité, où Jésus élevé de terre attirera tout à lui (Jn 12, 32).

Conclusion générale

Dans les trois étapes de notre réflexion, ce qui était cherché c'était le sens « littéral » du texte de la résurrection de Lazare. Il ne s'agit pas de faire une lecture allégorique, ni une lecture dogmatique. Mais de bien voir ce que Jean a voulu dire. Comme il est écrit au terme de l'évangile (Jn 20, 31), les signes ont été faits devant des témoins. Ce sont des faits incontestables. Ils sont à prendre en compte par tout observateur impartial. Ceci est confirmé par le fait que les ennemis de Jésus ne contestent pas le fait (l'aveugle-né est devenu voyant, le paralytique s'est mis à marcher, Lazare est revenu à la vie...), mais son sens. Jean n'a choisi de rapporter que ceux qui permettaient de poser la question du sens de l'acte, présenté comme un signe. Il l'a fait par la manière de rapporter le fait – le choix du mode narratif est solidaire d'une interprétation. Il l'a fait en rapportant des dialogues avec les acteurs et par des discours qui développent tel ou tel point.

Cette présentation est solidaire d'un projet théologique. L'histoire de Jésus au cours de sa vie terrestre est comprise par Jean comme une révélation de l'intime de la vie de Dieu. La relation entre Jésus et son Père est une relation éternelle ; elle n'est pas l'aboutissement d'un destin temporel et elle ne cesse pas avec cette vie ni avec l'histoire de ce monde. Pour Jean, l'existence de Jésus et ses actes sont comme une projection dans le temps de la relation éternelle qui constitue l'être de Dieu et qui est l'amour ou *agapè*. Ce n'est pas un simple reflet, ni une simple image de la réalité. C'est une révélation d'un amour qui était « avant la fondation du monde » et que le Fils vit éternellement dans sa relation avec le Père.

C'est cet amour qui se manifeste dans le cours du temps. Les actes de Jésus sont les signes que cet amour est réellement à l'œuvre. Les paroles et les actes sont « esprit et vie » (*pneuma kai zoè*). Cet amour est en conflit avec les forces qui dominent le monde, aussi tous les actes mènent à un conflit ; la guérison-résurrection de Lazare le fait de manière radicale. Mais il apparaît que cet amour est vainqueur de la mort. Il le sera pleinement à la fin des temps.

Mais ce temps est déjà commencé. Lazare, Marthe et Marie en sont les témoins, chacun à sa manière. Lazare en étant témoin dans son corps de la force de la parole de vie qui l'arrache au tombeau. Marthe par la rectitude de sa foi. Marie par l'amour manifesté à Jésus. L'amour ainsi mis en œuvre est plus fort que la mort, parce qu'il est une participation à l'amour qui est l'intime même de la vie de Dieu. Tel est le sens du texte tel que Jean l'a écrit. Les autres lectures (spirituelles, dogmatiques, allégoriques...) viennent par surcroît. Si elles veulent être rigoureuses, elles doivent le respecter et s'y enraciner.